tannique de faire une étude sur l'instruction publique dans les colonies anglaises, et qui, après avoir passé une après-midi à observer et à interroger dans la classe supérieure d'un de nos couvents, exprima avec sincérité son étonnement et sa satisfaction de l'excellence des études.

Outre la constatation personnelle, faite par le visiteur, de l'aptitude des professeurs et de l'application et du succès des élèves, un bulletin statistique annuel, méthodique et détaillé, lui permet de renseigner les supérieurs ecclésiastiques sur les conditions pédagogiques, hygiéniques et financières de chaque établissement.

Une des statistiques les plus rassurantes est celle de la présence moyenne des élèves. Elle étonnerait moins si les élèves de ces couvents étaient internes ; mais la grande majorité d'entre elles sont externes ou, ce qui revient au même dans le cas présent, quart-pensionnaires. Si l'on tient compte de la délicatesse de leur âge et de leur sexe, de la rigueur de nos saisons et des distances à parcourir, le chiffre de la présence moyenne est vraiment remarquable. Il a été, pour les filles, durant les cinq années écoulées de mon stage—de 1898 à 1902—de 84 par cent. Durant l'année scolaire, 1901-1902, année où a sévi l'épidémie de la variole avec la vaccination obligatoire suivie d'inconvénients presque aussi graves que le mal lui-même, le chiffre de cette présence moyenne n'est descendu qu'à 82.49. Ç'a été le minimum durant toute la période précitée.

Cette assiduité quasi-héroïque à la classe en dit long sur le zèle des enfants pour l'étude et sur leur attachement à leurs maîtresses. Ce zèle et cet attachement sont, avec la conscience du devoir accompli sous le regard et pour l'amour de Dieu, la force et l'encouragement, comme la consolation et la joie des bonnes maîtresses. Après avoir offert, dès l'aurore, leur journée au Maître, devant le tabernacle où il réside, après avoir communié du pain des forts, elles vont allègrement à leur tâche quotidienne. Elles n'ont pas d'autre ambition ni d'autre perspective que de servir l'Époux en travaillant à l'instruction de ses enfants. " Ne me dites pas que j'amasse des trésors de mérite, " me disait récemment une vénérable religieuse à qui incombe la tâche ingrate de préparer à leur première communion les enfants les moins douées d'un grand externat. " Voilà quarante ans que je fais cette besogne, et chaque matin, elle m'apparaît avec tous les attraits d'une occupation nouvelle." Combien d'autres dont la suprême ambition est d'atteindre le cinquantenaire de leur carrière d'institutrice ! Vraiment la sainte Église de Jésus-Christ peut seule susciter et soutenir de pareils dévouements.

Si encore les braves parents comprenaient mieux leur part d'obligation dans l'œuvre prééminente de l'éducation de leurs enfants ! N'est-ce pas le cas de répéter avec le poète, bien que dans un autre sens :

> O fortunatos nimium sua si bona nôrint
> Agricolas.

S'ils appréciaient toujours à sa juste valeur l'instruction qu'ils doivent leur faire donner, ils ne discuteraient, malgré l'affluence d'enfants dont le bon Dieu les a bénis, ni sur la longueur du cours d'études, ni sur le prix de la pension. Mais nos chers compatriotes ont un péché mignon ; ils en ont